

L'alimentation en eau de la colonie grecque de Syracuse

In: Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité T. 99, N°2. 1987. pp. 661-691.

Résumé

Sophie Collin Bouffier, L'alimentation en eau de la colonie grecque de Syracuse. Réflexions sur la cité et sur son territoire, p. 661-691.

L'implantation d'une colonie grecque est déterminée par un certain nombre de conditions naturelles que réunit le paysage syracusain : un territoire arrosé et fertilisé par une série de fleuves, un plateau et une île bien alimentés en eau douce tant par des sources que par une abondante nappe phréatique. La richesse de l'ager syracusain favorisait un essor économique rapide et une expansion territoriale sans précédent en Sicile orientale. Ensuite les colons utilisent les aménagements hydrauliques connus dans le monde grec en les adaptant à la nature du terrain. Les choix reflètent une évolution chronologique due, certes, à un progrès des techniques, mais surtout à la succession de gouvernements forts et centralisés, cherchant à satisfaire les demandes grandissantes d'une population en continuel essor démographique.

Citer ce document / Cite this document :

Collin-Bouffier Sophie. L'alimentation en eau de la colonie grecque de Syracuse. In: Mélanges de l'Ecole française de Rome. Antiquité T. 99, N°2. 1987. pp. 661-691.

doi : 10.3406/mefr.1987.1564

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mefr_0223-5102_1987_num_99_2_1564

L'ALIMENTATION EN EAU DE LA COLONIE GRECQUE DE SYRACUSE

RÉFLEXIONS SUR LA CITÉ ET SUR SON TERRITOIRE

Pourquoi Archias et ses compagnons choisissent-ils l'île d'Ortygie plutôt que la presqu'île d'Augusta? n'est-ce pas, surtout, parce que l'une abonde en eau douce au contraire de l'autre¹? Lors de la fondation d'une colonie, le choix du site est bien évidemment dicté par les conditions naturelles de la région, et en particulier par la présence d'eau. La nouvelle cité en aura besoin, non seulement pour son approvisionnement interne, mais également pour son développement économique, ce qui signifie un cadre géographique et hydrographique favorable à la fois à l'implantation urbaine, mais aussi à l'exploitation du territoire. Cette nécessité est soulignée par les textes antiques, qui entérinent vraisemblablement des *topoi* ancrés dans les mentalités depuis des périodes plus anciennes, même s'ils reflètent des réalités d'époque classique. Ainsi Aristote, dans l'installation de sa cité idéale, insiste sur l'autarcie du territoire et de la ville²: «elle doit avant tout disposer en abondance d'eaux de source et de ruisseaux qui soient à elle». Sinon, elle doit se transférer ou s'étendre. L'eau fait même l'objet d'une législation internationale: le serment des Amphictyons, attesté au plus tard au début du IV^e siècle av. J.-C., interdit

¹ Ce travail est le résultat d'une synthèse bibliographique et s'intègre dans une recherche plus vaste, poursuivie sur le terrain avec l'aide et la collaboration de la Surintendance archéologique de Syracuse. Que soient ici chaleureusement remerciés G. Voza, G. Vallet, M. Gras, B. Basile, F. Fouilland et V. Castagna. Ma sincère gratitude va à MM. Bossola et Scandellari de la Cassa per Il Mezzogiorno pour leur participation essentielle dans l'étude géologique. Les dessins ont été réalisés par U. Colalelli.

² ARIST., *Polit.*, VII, 11, 3; ... ὕδατων τε καὶ ναμάτων μάλιστα μὲν ὑπάρχειν πλεῖθος οἰκεῖον.

qu'on touche aux adductions d'eau d'une ville³. De même, lorsque les Athéniens gagnent la Sicile en 415, ils se voient refuser l'hospitalité dans les villes d'Italie du Sud, mais ni l'eau ni le mouillage⁴.

Il faudra donc s'interroger sur le paysage naturel trouvé par les colons à leur arrivée en 733 : quelles étaient les conditions climatiques, géologiques et hydrographiques de la région ? Quelles sont ensuite les installations préférées par les Grecs jusqu'à l'occupation romaine⁵ pour tirer profit des ressources présentes, mais aussi pour les accroître, tant dans l'urbanisme de la cité que dans l'aménagement territorial⁶ ?

* * *

Les auteurs anciens, grecs ou latins, ne donnent aucune indication géologique, ni pédologique, et les allusions au climat sont relativement rares. Il semble qu'il n'y ait pas eu de changement notable des conditions climatiques depuis l'Antiquité : un hiver assez doux⁷, un été chaud et lourd⁸, une arrière-saison mal délimitée (la fin de l'été, l'automne, le début de l'hiver ?), marquée par des pluies d'une extrême violence⁹ qui

³ ESCH., *Sur l'Ambass. infid.*, 115 : ... τοὺς ὄρκους αὐτῶν ἀνέγγων, ἐν οἷς ἔνορκον ἦν τοῖς ἀρχαίοις, μηδεμίαν πόλιν τῶν Ἀμφικτυονίδων ἀνάστατον ποιήσῃν, μηδ' ὕδάτων ναματιαίων εἶρξιν μήτ' ἐν πολέμῳ μήτ' ἐν εἰρήνῃ.

⁴ THUC., VI, 44, 2 : ... τῶν [...] πόλεων οὐ δεχομένων αὐτοὺς ἀγορᾷ οὐδὲ ἄστει, ὕδατι δὲ καὶ ὄρμῳ.

⁵ La prise de la ville par Marcellus en 212 ouvre une ère de bouleversements socio-économiques et culturels pour la capitale sicilienne qu'il eût été difficile d'analyser ici.

⁶ Trois études, anciennes mais essentielles, m'ont servi de point de départ : J. SCHUBRING, *Die Bewässerung von Syrakus*, dans *Philologus*, XXII, 1865, p. 577-638 ; F. S. CAVALLARI-A. HOLM, *Topografia archeologica di Siracusa*, Palerme, 1883, ch. IV, p. 95-142 ; L. MAUCERI, *Siracusa nel suo avvenire. Proposta intorno allo studio di un piano regolatore per l'ampliamento della città*, Syracuse, 1910.

⁷ Les opérations militaires ne sont pas totalement arrêtées (bataille de l'Olympieion dans l'hiver 415-414, envois d'ambassades pour rallier les cités ; Cicéron le rappelle : à Syracuse, le climat est, dans l'ensemble, relativement doux et ensoleillé, et meilleur que dans le reste de la Sicile où les mois d'hiver sont froids et pluvieux. Il ne s'y écoule pas un jour sans soleil (*Verr.*, V, 10, 26) : *urbem Syracusas elegerat, cuius hic situs atque haec natura esse loci caelique dicitur ut nullus umquam dies tam magna ac turbulenta tempestate fuerit quin aliquo tempore eius diei solem homines viderint* ».

⁸ THUC., VII, 87, 1 : ... πολλοὺς οἱ τε ἥλιοι τὸ πρῶτον καὶ τὸ πνίγος ἔτι ἐλύπει.

⁹ THUC., VII, 79, 3 : Ἐτυχον δὲ καὶ βρονταὶ τινες ἄμα γενόμεναι καὶ ὕδωρ, οἷα τοῦ ἔτους πρὸς μετόπωρον ἤδη ὄντος φιλεῖ γίνεσθαι ; et aussi THUC., VI, 70, 1.

provoquent des épidémies¹⁰, comme à l'époque moderne¹¹, telles en sont les caractéristiques. Cependant, la région était probablement mieux arrosée qu'aujourd'hui, car l'on a constaté un assèchement progressif des zones méditerranéennes à l'époque historique, en raison tout particulièrement d'un déboisement inconsidéré¹². On peut effectivement, d'après les textes, supposer le caractère boisé de la région, qui facilitait la conservation de l'eau dans le sol. Aujourd'hui, la pluviométrie moyenne de Syracuse est de 600 à 700mm/an. En outre, elle est irrégulière : les précipitations sont concentrées sur les mois d'hiver. Leur quantité est d'autant plus faible qu'elles sont brutales et brèves, donc peu utilisables. Aussi peut-on penser que le recours aux citernes n'était pas, dans le cas de Syracuse, la meilleure solution. L'eau recueillie pendant les périodes pluvieuses n'était pas renouvelée assez souvent pour répondre aux critères d'hygiène exigés par les Grecs¹³.

Cependant cette faiblesse pluviométrique est compensée par une situation géologique et hydrogéologique favorable (fig. 1). La région de Syracuse est formée d'un socle calcaire miocène qui constitue l'essentiel de la Sicile sud-orientale. Sur ce massif calcaire (fig. 1, F), s'est creusée une dépression correspondant au bassin de l'Anapos et de Cyané occupée par une première couche d'argiles pliocènes (fig. 1, C) et une seconde de calcaires pléistocènes (fig. 1, B). L'érosion des argiles et des calcaires a permis ensuite la formation d'alluvions de sables et de graviers dans la basse vallée de l'Anapos et de Cyané (fig. 1, A). Or les alluvions de sables et de graviers, les calcaires pléistocènes et miocènes sont des formations susceptibles d'emmagasiner des eaux souterraines. Ne le sont pas, en revanche, les alluvions argileuses, les argiles pliocènes et le substrat volcanique (fig. 1, G) ou marneux (fig. 1, D) que l'on trouve en de rares endroits (G : sur les bordures sud et nord-est du plateau syracusain, D : sur l'extrémité nord de la péninsule de la Maddalena).

¹⁰ Les exemples littéraires sont nombreux puisque les sièges de Syracuse sont souvent marqués par des épidémies qui frappent les armées ennemies : pour l'armée athénienne, voir THUC., VII, 47, 2 ; VII, 87, 1 ; pour les Carthaginois, voir DIOD., XIV, 70, 4 ; 71 ; pour l'armée romaine de Marcellus et les troupes carthagoises en 212, voir T.L., XXV, 26, 7-15.

¹¹ F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2^{de} éd., Paris, 1966, I, p. 237.

¹² Voir R. MEIGGS, *Trees and Timber in the Ancient Mediterranean World*, 3^e éd., New-York, 1985, ch. 13, p. 371-403.

¹³ Voir ci-dessous, p. 677.

La situation hydrogéologique est donc la suivante. Le socle calcaire miocène abrite une très importante nappe phréatique, alimentée par les précipitations des Monts Hybléens et les échanges avec le réseau hydrographique : celle-ci s'écoule en suivant la dépression du bassin de l'Anapos, donne naissance à Cyané, aujourd'hui Pisima, par une faille dans la strate argileuse et se jette directement dans la mer, là où les calcaires se prolongent jusqu'à la côte, c'est-à-dire dans l'île d'Ortygie, sur la bordure orientale du quartier d'Achradine, dans le grand port (c'est ainsi que s'est créé le célèbre Occhio della Zillica, interprété par la légende populaire comme le fleuve Alphée, venu rejoindre la nymphe Aréthuse). La fontaine Aréthuse en est une des résurgences les plus célèbres.

Aux endroits où elle remonte, la nappe est facilement accessible par des puits, qu'il suffit de creuser sur quelques mètres. En revanche, dans la plaine de l'Anapos, elle est inaccessible en raison de la couche argileuse qui la couvre, à moins de recourir aux puits artésiens, ce que les Anciens ne savaient pas faire. Dans le bassin syracusain, ils ne l'utilisaient donc pas mais avaient à leur disposition, outre le fleuve et Cyané, une seconde nappe superficielle, plus modeste, due à la présence de la strate argileuse. Alimentée par les quelques précipitations de la plaine ainsi que par les infiltrations fluviales, elle pouvait servir à de petits habitats agricoles et devait être exploitée au moins pour Polychné qui ne profitait d'aucune source (fig. 1).

Le territoire de Syracuse disposait donc de réserves en eau qui furent rapidement connues par les colons. Les textes nous rapportent l'existence de sources et de fleuves susceptibles, les unes, d'alimenter en eau potable les faubourgs de la ville ou les fermes de la région, les autres, d'arroser et de fertiliser les terres cultivables.

À l'époque romaine, Pline l'Ancien compte cinq sources¹⁴ dans le territoire de Syracuse ; quatre d'entre elles n'ont pu être localisées avec certitude : Archidemia¹⁵, Magea¹⁶, Milichie¹⁷ et Temenites dont l'emplacement

¹⁴ *Hist. nat.* III, 89 : *Colonia Syracusae cum fonte Arethusa (quamquam et Temenitis et Archidemia et Magea et Milichie fontes in Syracusano potantur agro).*

¹⁵ Selon MIRABELLA, *Dichiarazioni della pianta dell'antiche Siracuse e d'alcune scelte medaglie d'esse*, Naples, 1613, p. 105, n° 170, Archidemia serait à identifier avec la source Cefalino, non localisée aujourd'hui.

¹⁶ Selon MIRABELLA, *ibid.*, p. 71, n° 97, Magea serait la source de la Maddalena. Cette identification est étrange car la presqu'île du Plemmyrion avait la réputation,

Illustration non autorisée à la diffusion

peut être supposé d'après son homonymie avec la colline de Temenites¹⁸ : elle devait se trouver à proximité du sanctuaire d'Apollon comme l'atteste la source encore existante¹⁹.

La cinquième source connut une destinée mythique puisqu'elle donna naissance à une légende et à un culte. Il s'agit de Cyané, située au sud-ouest de l'embouchure de l'Anapos²⁰. Selon Diodore (V, 3-4), elle aurait surgi lors du rapt de Koré, à l'endroit où Hadès se serait engouffré sous terre avec sa captive. Selon Ovide (*Métam.*, V, 409-437), Cyané était à l'origine la nymphe d'une source; elle-même se métamorphosa en fontaine pour s'être en vain opposée au rapt de Koré. En localisant une partie de la légende à Syracuse et en confisquant ainsi le mythe de Déméter et Koré au profit de la colonie corinthienne et de sa région, les Anciens entérinaient un fait économique notoire, à savoir la prospérité agricole du territoire syracusain. Aussi Cyané était-elle révéérée lors de cérémonies annuelles en l'honneur de Koré (Diod., IV, 23, 4).

Son abondance était telle qu'elle est encore aujourd'hui une des principales sources de la région. De fait, il est très probable que la source ait été utilisée à des fins agricoles, pour arroser la plaine au sud de l'Anapos. En effet, elle n'a pas pu fournir d'eau potable aux populations environnantes en raison de l'aspect marécageux que pouvait prendre la zone en période de pluies. Elle est d'ailleurs classée comme *lacus* par Vibius Sequester (n° 186) et qualifiée de *stagnum* par Ovide (*Métam.*, V, 411). Aussi n'est-il pas étonnant que l'on n'ait pas retrouvé d'habitat dans les alentours. La formation argileuse et imperméable des terrains environnants constituait un danger sanitaire pour une population fixe, en favorisant l'éclosion de la malaria, et jusqu'à présent, on n'a pas individualisé de canaux de drainage ni d'irrigation dans les environs de Pisima (fig. 1).

dans l'Antiquité, de manquer d'eau; les soldats athéniens réfugiés au Plemmyrion sont obligés de faire des sorties pour aller la chercher (THUC., VI, 4, 6).

¹⁷ Selon MIRABELLA, *ibid.*, p. 105, n° 170, il s'agirait de la fontaine Pisimotta qui constitue l'une des deux sources de Cyané.

¹⁸ MIRABELLA, *ibid.*, p. 108, n° 180, l'identifie avec la source I Canali, sous le domaine de Solarino.

¹⁹ S'il s'agit bien de celle-ci, le fait que Plinie la localise dans le territoire est important pour la considérable réduction de l'habitat au I^{er} siècle ap. J.-C. et confirme la stagnation de la colonie augustéenne.

²⁰ Outre Plinie l'Ancien, voir DIOD., IV, 23, 4; V, 4, 1-2; OVIDE, *Fastes*, IV, 469; *Métam.*, V, 409-437; SIL. ITAL., *Pun.*, XIV, 515; AELIEN, *V.H.*, II, 33; CLAUD., *De raptu Proserp.*, II, 61; VIB. SEQ., s.v. *lacus*, n° 186.

Quant aux fleuves du territoire syracusain, ils ont joué un rôle essentiel dans le développement rapide de la colonie corinthienne. En effet, ce sont eux qui fertilisent toute la plaine côtière et qui vont déterminer l'expansion territoriale de la cité. Les textes antiques font allusion à cinq fleuves qui ont pu, pour la plupart, être identifiés avec des cours d'eau actuels (fig. 2) : ainsi l'Héloros, aujourd'hui Tellaro (Tim., fr. 85), l'Assinaros (Thuc., VII, 84, 1), l'Érinéos (Thuc., VII, 80, 6), probablement l'actuel Falconara, le Kakyparis (Thuc., VII, 80, 5), aujourd'hui Cassibile, et enfin l'Anapos, le plus important. Il prend sa source, comme les autres, dans cet immense réservoir que représentent les Monts Hybléens. Son cours est abondant, selon Théocrite (μέγαν ῥόον Ἀνάπῳ, *Id.*, I, 68) et l'on peut supposer sa navigabilité d'après Fazello²¹, fait essentiel pour la pénétration syracusaine dans l'arrière-pays. L'Anapos, très proche de la cité revêt immédiatement une importance économique car il assure la survie de la plaine par son eau et ses alluvions. C'est là que les colons vont partager la terre en *kléroi* et faire paître leurs bêtes. Cette *chôra* initiale constitue la γῆ ἀροσίμος tandis que la périphérie, rendue inculte par les infiltrations des eaux pluviales dans le calcaire, sera occupée par la ville ou inhabitée, comme la presqu'île du Plemmyrion. Selon le schéma individualisé par G. Vallet²², le territoire s'agrandit dès la fin du VIII^e-début du VII^e siècle av. J.-C., et s'élargit aux plaines du Kakyparis, de l'Érinéos, de l'Assinaros et de l'Héloros, qui représentent d'abord la zone de réserve²³, prévue « pour un éventuel développement démographique ou pour l'arrivée de nouveaux colons ». Cette prise de possession des fleuves caractérise l'expansion de Syracuse qui va rapidement chercher à les protéger. Les deux rivières marquant la limite territoriale, l'Anapos et l'Héloros, vont être utilisées pour écarter la menace indigène²⁴ : c'est ainsi que s'expliquent les fondations d'Akrai et de Kasmenai²⁵. L'Anapos et l'Héloros forment donc, avec la ligne côtière, les frontières du triangle syracusain (fig. 2) :

²¹ R. P. M. FAZELLO, *Le due decche dell'Historia di Sicilia*, 1628, éd. toscane de 1558, p. 75.

²² Sur la constitution du territoire de Syracuse, voir G. VALLET, *La cité et son territoire dans les colonies...*, dans *Atti del VII Conv. sulla Magna Grecia*, 1965, p. 109-115.

²³ D. ASHERI, *Distribuzioni di terre nell'antica Grecia*, Turin, 1966, p. 9-10.

²⁴ On retrouve la même situation dans les plaines de Sybaris et de Métaponte : voir J. DE LA GENIÈRE, *Contribution à l'étude des relations entre Grecs et indigènes sur la mer Ionienne*, dans *MEFR*, 82, 1970, p. 621-636.

²⁵ A. DI VITA, *La penetrazione siracusana nella Sicilia sud-orientale alla luce delle più recenti scoperte archeologiche*, dans *Kokalos*, 1956, II, 2, p. 177-205.

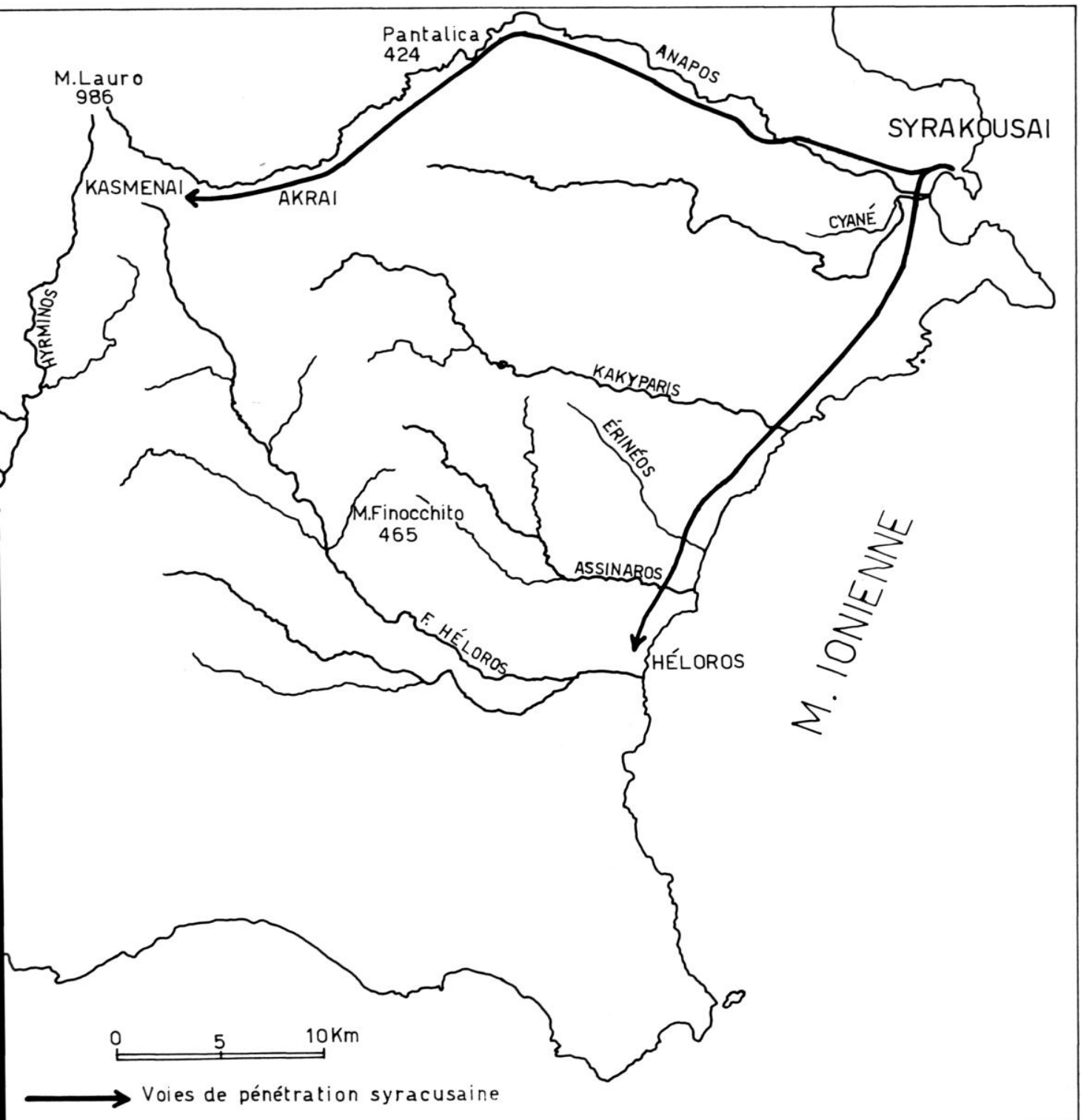


Fig. 2 – Le territoire de Syracuse à la fin du VII^e siècle av. J.-C.

ils semblent avoir joué ensuite un rôle symbolique et religieux. En effet, lorsque Dion marche sur Syracuse en 357, au moment où il arrive sur les bords de l'Anapos²⁶, il offre un sacrifice au fleuve, qui paraît alors considéré comme divinité tutélaire de l'espace national. L'Anapos marque l'accès au foyer de la patrie et des dieux et rappelle la grécité des fondateurs de Syracuse. Il est, pour celui qui l'approche, le signe de reconnaissance de la cité grecque, par opposition à l'arrière-pays, autrefois barbare et inconnu parce que non grec. Au sud, l'Héloros a bien marqué la frontière méridionale, comme il apparaît d'après Timée (fr. 85), dans sa mention de la bataille qui oppose Hippocrate de Géla et les Syracusains en 492. Le combat aux abords d'un fleuve de frontière (pour la possession d'un cours d'eau mais également pour celle de ses rives, terres généralement riches parce qu'alluviales) est un thème récurrent des guerres entre cités siciliotes, ainsi Ségeste et Sélinonte²⁷.

Parallèlement aux fleuves et aux sources, on trouve la mention de marécages, dernière composante du paysage hydrographique syracusain, dont la présence fut si salutaire à Syracuse dans certains conflits²⁸ : situé à l'embouchure de l'Anapos, le marais de Συρακώ (Stéph. de Byz., s.v. Συράκουσαι; *schol. Callim., Aet.*, II, fr. 43, l. 28 sq) est probablement identifiable avec Λυσιμέλεια (Théoc., *Id.*, XVI, 83) qui en serait le nom grec²⁹. Les Syracusains devaient y voir une fortification supplémentaire car les éventuels envahisseurs ne pouvaient débarquer que sur cette partie du grand port, le rivage au sud étant protégé par les faubourgs de l'Olympieion. De plus, le marécage était assez éloigné de la ville pour ne pas provoquer de malaria endémique. Le marais permettait d'autre part de fournir du fourrage toujours vert aux bêtes en cas de sécheresse³⁰. En effet, lorsque Stéphane de Byzance évoque Syrako-Lysiméleia, il la nomme λίμνη, qui caractérise une terre grasse, en relation avec le dérivé de la même racine ὀ λειμών, la prairie humide. L'eau stagnante peut constituer de riches prés où les Syracusains font paître leurs troupeaux³¹. En revan-

²⁶ PLUT., *Dion*, 27, 3-4 : « Ἐνταῦθα δὲ τὴν πορείαν ἐπιστήσας ἐσφαγιάζετο πρὸς τὸν ποταμόν, ἀνατέλλοντι τῷ ἡλίῳ προσευξάμενος.

²⁷ Voir DIOD., XII, 82, 3; XIII, 43-44.

²⁸ Voir note 10, p. 662.

²⁹ Voir en dernier lieu E. MANNI, *Geografia fisica e politica della Sicilia antica*, Rome, 1981, s.v. Συρακώ, p. 123.

³⁰ Voir M. SARTRE et les références qu'il donne, *Aspects économiques et religieux de la frontière dans les cités grecques*, dans *Ktema*, 1979, p. 214.

³¹ THUC., VI, 96, 3 : « . . . ἐς τὸν λειμῶνα παρὰ τὸν Ἀναπον ποταμόν ».

che, lorsqu'un auteur veut évoquer le caractère pernicieux du marais, qui permet le développement de la maladie, il emploie ἐλῶδες³², de la racine de τὸ ἔλος, bas-fond. En fait, il semble que la terminologie varie selon les circonstances : Lysiméleia est une λίμνη lorsque la chaleur a assaini le terrain mais les orages la transforment en ἔλος³³ (fig. 1). Il semble toutefois que l'on ait cherché à assécher la zone à l'époque grecque : la présence de longs et profonds fossés creusés dans la roche, au-dessous de la nécropole du Fusco, a suggéré l'hypothèse de canaux de drainage³⁴. Cet exemple est le seul connu jusqu'à présent de bonification hydraulique du territoire syracusain. Les canalisations repérées par R. P. M. Fazello dans les environs de Cassibile, près du Kakyparis³⁵, semblent plutôt d'époque romaine.

Le cadre hydrographique du territoire syracusain était donc favorable à une expansion rapide de la colonie sans nécessiter de gros travaux de mise en valeur et d'irrigation.

* * *

Dans la ville elle-même, l'eau ne manquait pas non plus, comme on peut le constater d'après les textes. Selon la tradition littéraire, l'Oracle de Delphes³⁶ aurait indiqué à Archias un site pourvu d'une source exceptionnelle. Même si l'on considère cette intervention divine comme une légende étiologique tardive, il n'en demeure pas moins que, dans l'esprit des Anciens, l'emplacement de la colonie fut choisi pour sa source Aréthuse, située sur l'île d'Ortygie (fig. 3)³⁷.

³² THUC., VII, 47, 2 : «... τὸ χωρίον ἅμα ἐν ᾧ ἐστρατοπεδεύοντο ἐλῶδες καὶ χαλεπὸν ἦν.» et Diod., XIV, 70, 5 : «... ἐλῶδους ὄντος τοῦ τόπου καὶ κοίλου».

³³ Le caractère malsain de Lysiméleia est toujours évoqué pendant les mêmes périodes, au début de l'automne, et souvent associé à la chute des orages de l'arrière-saison : voir THUC., VII, 47, 2 ; VII, 79, 3 ; Diod., XIV, 70, 4.

³⁴ NSA, 1893, p. 447-448.

³⁵ R. P. M. FAZELLO, *op. cit.*, p. 84.

³⁶ PAUS., V, 7, 3 : Ὀρτυγίη τις κεῖται ἐν ἡεροειδέι πόντῳ,
Θρινακίης καθύπερθεν, ἵν' Ἀλφειοῦ στόμα βλύζει
μισγόμενον πηγαῖσιν εὐρρείτης Ἀρεθούσης.

³⁷ Sur Aréthuse, voir L. MAUCERI, *La Fonte Aretusa nella leggenda, nella storia e nell'idrologia*, 2^{de} éd., 1939, Milan ; V. CANNATA, *La Fontana Aretusa*, Palerme, 1942, inédit.

Elle caractérise Syracuse à elle seule³⁸. Depuis Ibycos de Rhégion³⁹ jusqu'aux auteurs du V^e-VI^e siècles ap. J.-C., même si l'on ne s'attarde pas à décrire la ville, on nomme Aréthuse; la présentation la plus détaillée en est celle de Cicéron (*Verr.*, IV, 53, 118) : *In hac insula (Ortygia) extrema est fons aquae dulcis, cui nomen Arethusa est, incredibili magnitudine, plenissimus piscium, qui fluctu totus operiretur, nisi munitione ac mole lapidum esset diiunctus a mari*. De phénomène géographique étonnant, elle devient entité lyrique.

Dans la tradition littéraire grecque, elle est dite κρήνη, c'est-à-dire « fontaine », monument aménagé par l'homme, sans appel à la notion de jaillissement⁴⁰. Dès le V^e siècle av. J.-C., on emploie ce terme, suggérant ainsi une intervention humaine précoce⁴¹. Toutefois, pour expliquer l'origine d'Aréthuse, on utilise πηγή, le point d'où l'eau sort de terre⁴². Aréthuse est donc une κρήνη, une fontaine aménagée, qui tire ses πηγαί, sa source – et c'est là que commence la légende – de l'Alphée, fleuve du Péloponnèse.

En effet, à partir de Pindare, la tradition littéraire prête à Aréthuse une origine péloponnésienne : le fleuve se serait épris d'une nymphe d'Artémis (certains disent d'Artémis elle-même) qui, avec l'aide de sa protectrice, se serait enfuie jusqu'à Ortygie où la déesse l'aurait transformée en fontaine⁴³. Mais le fleuve, pour la rejoindre, aurait traversé la mer Ionienne, soit sous la mer⁴⁴, soit au milieu des flots, en se frayant un chemin

³⁸ Cf. PIND., *Pyth.*, III, 120-125 : Καί κεν ἐν ναυσὶν μόλου Ἰονίαν τάμνων θάλασσαν Ἀρέθοισαν ἐπὶ κράναν παρ' Αἰτναῖον ξένον.

³⁹ IBYCOS DE RHÉGION, ap. Sch. Théoc. *Idylles*, I, 117 : Ἀρέθοισα κρήνη ἐν Συρακούσαις.

⁴⁰ Sur la différence entre κρήνη et πηγή, voir LIDDLE-SCOTT, κρήνη; πηγή; voir également G. ARGOUD, *La Grèce antique et l'eau*, thèse de doctorat d'État, Université de Lyon II, 1986, p. 700-706.

⁴¹ Ainsi on remarque l'emploi de κρήνη dans ce sens chez IBYCOS, *loc. cit.*; PINDARE, *Pythique*, III, 121; LYCOS DE RHÉGION, ap. ANTIG., *Hist. Mirab.*, 140; TIM., ap. POLYB., XII, 4; ap. STRAB., VI, 270; HÉSYCH., s.v. Ἀρέθουσα; STÉPH. DE BYZ., s.v. Ἀρέθουσα.

⁴² Cf. LYCOS DE RHÉGION, ap. ANTIG., *Hist. Mirab.*, 140; TIM., ap. POLYB., XII, 4; DIOD., V, 3, 3; PAUS., V, 7, 3.

⁴³ Pour le détail de la légende, cf. OVIDE, *Métam.*, V, 572-641.

⁴⁴ TIM., ap. POLYB., XII, 4; ID., ap. STRAB., VI, 270; id., ap. ANTIG., *Hist. Mirab.*, 140; MOSCHOS, Ἐκ τῶν Βουκολικῶν, III; PL. L'ANC., *Hist. Nat.*, II, 106, 225; XXXI, 55; SÉN., *ad Marciam de consol.*, XVII, 3; ID., *Qu. nat.*, III, 26, 5-6; VI, 8, 2; VIRG., *Én.*, III, 694-696; POMP. MELA, *De chorog.*, II, 117; AUS., *Ordo urb. nob.*, XVI-XVII.

Illustration non autorisée à la diffusion

avec une telle force qu'il en aurait conservé son intégrité⁴⁵. La véracité de cette histoire serait corroborée par les phénomènes observés à Olympie lors des fêtes olympiques : une phiale jetée dans l'Alphée serait parvenue à Syracuse⁴⁶ ainsi que le fumier des bœufs sacrifiés pendant la panégyrie⁴⁷.

À notre connaissance, la légende apparaît chez Pindare, sous Hiéron I^{er}. On ne peut évidemment exclure l'idée que le texte créateur du mythe manque à notre répertoire, mais une attribution pindarique n'est pas dénuée de fondement. Il semble que le poète ait voulu rattacher la cité des Dinoménides au sanctuaire d'Olympie et légitimer la prétention du tyran sicilien à la reconnaissance comme souverain protégé de Zeus, par les autres Grecs. Il ne faut pas oublier que Syracuse vient de vaincre le barbare carthaginois, comme Athènes vient de repousser l'envahisseur perse. Par ce mythe, Pindare légitime également la revendication syracusaine à l'hégémonie sur les cités siciliotes comme le fera Athènes pour la Grèce en s'appuyant sur ses victoires de Marathon et de Salamine. Aréthuse est, comme l'a bien noté Fr. de Polignac⁴⁸, « le cordon ombilical entre la terre et les dieux de la Grèce et le nouvel horizon de l'hellénisme ». La légende est adoptée ensuite sans discrimination par tous les écrivains de l'Antiquité. Seuls Polybe et Strabon la refusent, l'un par esprit polémique à l'égard de l'historien Timée (XII, 4), l'autre par volonté de rationalité scientifique (VI, 270). Pour les autres, il s'agit plutôt d'une justification du phénomène exceptionnel que représente la source qu'un acte de propagande politique.

Il est vrai qu'Aréthuse est dotée de toutes les qualités qu'exigent la survie et la santé de l'homme⁴⁹ : outre son abondance⁵⁰, elle est potable⁵¹, rafraîchissante⁵², douce et pure⁵³, poissonneuse⁵⁴. En effet, comme l'ex-

⁴⁵ Cf. LUC., III, 177; PAUS., V, 7, 2; AVIÉN., *Descr. orb. terr.*, v. 117; v. 1175-76; VIB. SEQ., I, 4, s.v. *Alpheus*. LUCIEN, *Dialogue entre Poséidon et Alphée*.

⁴⁶ TIM., ap. POLYB., XII, 4; ID., ap. STRAB., VI, 270; PL. L'ANC., *Hist. Nat.*, XXXI, 55; SÉN., *Qu. nat.*, III, 26, 3-6.

⁴⁷ Cf. IBYC. DE RHÉG., ap. SCH. THÉOC., I, 117; LYC. DE RHÉG., ap. ANTIG., *Hist. mirab.*, 140; TIM., ap. POLYB., XII, 4; ID., ap. STRAB., V, 270; PL. L'ANC., II, 106, 225.

⁴⁸ *La naissance de la cité grecque*, Paris, 1984, p. 104.

⁴⁹ G. ARGOU, *op. cit.*, p. 145-151.

⁵⁰ Elle est qualifiée de μεγίστη (DIOD., V, 3, 3), εύρρείτης (PAUS., V, 7, 3), *incredibili magnitudine* (CIC., *Verr.*, IV, 53, 118).

⁵¹ Πότημος (STRAB., VI, 270).

⁵² *Gelidissimas aquas profundentem* (CIC., *Verr.*, IV, 53, 118).

⁵³ *Dulcis, nitidissimus, perlucidus* (SÉN., *Ad Marciam de consol.*, XVII, 3).

⁵⁴ Ταύτην . . . ἔχειν μεγάλους καὶ πολλούς ἰχθύς, (DIOD., V, 3, 3); *plenissimus piscium* (CIC., *Verr.*, IV, 53, 118); *piscosus* (SIL. ITAL., XIV, 53).

pliquent Aristote (*Météorol.*, 2, 1) et Hippocrate (*Airs, eaux, lieux*, 7), la meilleure eau est celle des sources.

Cette préférence a incité les premiers Syracusains à s'installer sur Ortygie où l'abondance d'Aréthuse pouvait leur suffire dans un premier temps, et à aménager la source de manière à protéger les qualités de son eau. Toutefois, les profonds remaniements qu'elle a subis nous empêchent de faire une restitution vraisemblable : la seule indication que nous possédions est la présence d'un môle de protection (Cic., *Verr.*, IV, 53, 118)⁵⁵, qui ne devait pas exister dans les premiers temps de la colonie car la ligne de côte, rétablie avec probabilité par G. Kapitän⁵⁶ (fig. 3), la rendait inutile. Il est vraisemblable, en revanche, qu'à partir du V^e siècle av. J.-C., siècle de l'aménagement monumental de la grande Syracuse, la digue ait été édifiée pour protéger la fontaine non tant des flots, encore éloignés à cette époque, que des animaux qui auraient voulu s'y abreuver⁵⁷. Aréthuse, essentielle pour les Syracusains, a rapidement fait l'objet d'une juridiction, dont nous ne possédons probablement qu'une partie, interdisant aux mortels de manger ses poissons, même en cas de famine, sous peine de voir la déesse protectrice d'Ortygie déchaîner de terribles fléaux (Diod., V, 3, 4).

Si l'on excepte Temenites, classée parmi les sources du territoire à l'époque romaine, mais située *intra muros* à l'époque grecque, Aréthuse est la seule résurgence urbaine mentionnée par les Anciens. Dès le VIII^e siècle av. J.-C., les Syracusains utilisent l'abondante nappe souterraine que porte Ortygie et choisissent des aménagements hydrauliques susceptibles de répondre à leurs exigences. Sur ce sujet, les textes sont peu bavards. Aucune mention de merveille, comme la *kolymbethra* de Dédale à Megara Hyblaea. Tout ce que l'on trouve, ce sont des allusions, du reste assez rares, à des adductions qui semblent conformes à celles que l'on trouve dans le monde grec, c'est-à-dire les puits, les citernes, les fontaines et les canalisations. Notre principale documentation est donc constituée par les vestiges archéologiques, mais il faut insister sur son caractère lacunaire, dans la mesure où un grand nombre de documents restent sans

⁵⁵ Deux restitutions ont été tentées par L. MAUCERI, *La fonte Aretusa*, et par V. CANNATA, *La Fontana Aretusa*, cités *supra* note 37.

⁵⁶ G. KAPITÄN, *Sul Lakkios, porto piccolo di Siracusa nel periodo greco*, dans ASS, 1967-68, XIII-XIV, p. 13-32.

⁵⁷ Nombreuses sont les inscriptions interdisant l'accès des animaux aux fontaines; voir G. ARGOUD, *op. cit.*, p. 1032-1050.

datation précise. D'une part, on a affaire, dans la majorité des cas, à des fouilles anciennes qui n'ont pas donné de résultats bien datés. D'autre part, la nature même de ces monuments, qui exigent un entretien régulier pour une utilisation de longue durée, élimine presque systématiquement le *terminus post quem*; par ailleurs, ils ont pu servir jusqu'à une date relativement récente. Enfin leur typologie, pour certains, n'a pas subi de transformation notable dans le temps. Il faut donc utiliser ces documents avec précaution.

Il semble que le puits soit le monument le plus anciennement utilisé dans l'habitat car on le trouve dans les premières zones occupées par les colons, à Ortygie et à Achradine. À Ortygie, la situation hydrogéologique détermine en effet le choix des aménagements et la localisation des puits (fig. 3). À l'est, là où affleure la nappe phréatique, on creuse des puits; leur grand nombre témoigne d'un habitat aujourd'hui détruit par l'avancée de la mer⁵⁸ et leur datation prouve que la zone fut occupée dès le VIII^e siècle av. J.-C. jusqu'au IV^e-III^e siècle av. J.-C., où la plupart d'entre eux sont refermés⁵⁹. En revanche, à l'ouest, il semble que la présence d'Aréthuse suffise à l'approvisionnement du quartier. La zone centrale et occidentale de l'île est en effet moins bien pourvue : les rares puits datés (du VII^e siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du VI^e siècle av. J.-C.) montrent que le noyau de l'île, constitué par la zone de l'Athénaion et de la Préfecture, fut occupé par l'habitat depuis la fondation jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. A cette époque, le quartier est consacré comme sanctuaire et l'on y construit le temple ionique et l'autel retrouvé par P. Orsi⁶⁰. On comble les puits privés, utilisés pour l'alimentation quotidienne des habitations.

Sur la terre ferme, les puits d'époque archaïque se répartissent essentiellement dans le quartier d'Achradine, à Santa Lucia : P. Orsi en a repéré un grand nombre sans parvenir à les fouiller dans leur totalité. Selon lui⁶¹, leur remplissage (céramique du IV^e siècle av. J.-C.) prouve un abandon de l'habitat au IV^e siècle av. J.-C., date à laquelle on rapporte l'installation des arsenaux par Denys l'Ancien dans le secteur. De la même façon qu'à Ortygie, l'avancée de la mer a provoqué l'éboulement de la côte et

⁵⁸ P. ORSI, *NSA*, 1889, p. 372-82; *NSA*, 1891, p. 377-91; *NSA*, 1893, p. 447-48; *NSA*, 1905, p. 382; *MonAL*, XXV, 1919, p. 358-61; P. PELAGATTI, *ASAA*, LX, 2, 1984, p. 117-62; *Boll. d'arte*, 1966, II, p. 111.

⁵⁹ T. J. DUNBABIN, *The Western Greeks*, 2^{ème} éd., 1979, Chicago, p. 51.

⁶⁰ *MonAL*, XXV, 1919, p. 391-404.

⁶¹ *NSA*, 1891, p. 397.

des quartiers qui la couvraient. On observe également quelques puits dans les nécropoles du Fusco et de Giardino Spagna qui correspondent aux dates d'utilisation des cimetières syracusains et devaient servir dans l'accomplissement des rites funéraires⁶². Au IV^e siècle av. J.-C., lorsque l'habitat s'étend sur la zone funéraire de Giardino Spagna, les puits sont comblés avec le matériel des sépultures violées. Dans ce quartier hellénistique, qui s'installe à partir de Timoléon et s'étend sur tout le faubourg d'Achradine jusqu'aux Latomies, on creuse de nouveaux puits⁶³.

Les puits ne présentent donc pas de situation topographique particulière. Leur présence sur des zones occupées à des époques différentes prouve que cette solution fut adoptée de manière extensive, essentiellement pour des raisons pratiques. La nappe phréatique, située à une profondeur accessible, n'était pas difficile à atteindre, surtout si l'on songe à la friabilité de la roche calcaire.

Quant à leur typologie, il est difficile d'en définir une évolution chronologique certaine. Ce qui est clair, c'est que tous les puits connus d'époque archaïque sont de forme circulaire, et que l'emploi de cette forme perdure durant les périodes classique et hellénistique sans être exclusif. Ce qui est clair aussi, c'est que leur diamètre oscille entre les 0,80 m et 1,10 m à Ortygie et entre les 0,60 et 0,90 m à Achradine : il semble que les puits hellénistiques soient plus étroits que les puits ouverts aux époques archaïque et classique.

On trouve également quelques puits rectangulaires ou carrés, isolés, exceptions qu'il est difficile d'interpréter en l'absence de contexte archéologique. Cependant cette forme est la forme canonique des accès aux canalisations souterraines de Syracuse et n'est pas attestée à l'époque archaïque; en revanche, elle semble plus fréquente à l'époque hellénistique.

Creusés dans la roche, les puits étaient fréquemment renforcés d'une structure en maçonnerie au-dessous de l'embouchure, sur une profondeur atteignant quelquefois les deux mètres, de manière à éviter les effondrements. Ils étaient généralement munis d'encoches de part et d'autre des parois afin de permettre une descente aisée aux ouvriers chargés du creusement puis de l'entretien.

Leur profondeur dépend de l'épaisseur du toit calcaire : observée à une dizaine de mètres à Ortygie et dans la basse Achradine, elle atteint une vingtaine de mètres aux environs de San Giovanni.

⁶² NSA, 1943, p. 113.

⁶³ NSA, 1956, p. 120-128.

En ce qui concerne les margelles, elles nous sont rarement demeurées. Aux époques archaïque et classique, dans les quelques cas reconnus, on observe souvent l'utilisation d'un bord en céramique grossière ou le remploi d'un col de *pithos* ou de grand contenant en *impasto*; sur l'un d'entre eux, on reconnaît les traces de la corde de puisage. À partir du IV^e siècle av. J.-C., à Ortygie, des transformations s'opèrent; on se débarrasse du bord précédent pour adopter la margelle cylindrique en terre cuite, imitant le cippe décoré: de la forme la plus simple et la plus répandue à corniche, guttules et triglyphes, jusqu'au col de puits orné d'un Atlas et d'une frise d'oves en passant par un décor végétal de palmettes alternant avec des fleurs de lotus (fig. 4), les solutions décoratives témoignent de l'aisance matérielle et du rang social des propriétaires. Dans les puits d'Achradine, en revanche, prédomine la maçonnerie grossière: aucune trace de margelle décorée. Il faut sans doute mettre ces choix en rapport avec les événements syracusains du IV^e siècle av. J.-C. On sait que Denys l'Ancien réunit ses amis autour de lui à Ortygie et leur donne les meilleures terres dans la *chôra* syracusaine (Diodore, XIV, 7, 4-5). L'élite sociale se trouve ainsi rassemblée dans l'île et il est probable qu'elle y soit restée, si l'on considère la situation du palais de Hiéron II. Cette décision a pu



Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 4 – Margelle décorée (d'après NSA, 1889, p. 378).

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 5 – La citerne de la Sperduta : plan et coupes (d'après NSA, 1920, p. 310).

entraîner des changements dans l'architecture domestique de la ville, dont ces margelles seraient un exemple.

Quant à la citerne, si son apparition est pratiquement contemporaine du puits, son emploi rarissime dans les deux premiers siècles de la colonie semble réservé à des monuments publics de taille importante. Ainsi l'ensemble de la Sperduta reproduit une forme connue en Grèce dès une haute époque⁶⁴ : la citerne apparaît comme une cavité profonde (5,15 m) et étroite (0,80 m) en forme de L, dont les deux bras, recouverts de mortier imperméable, s'étendent respectivement sur 4,85 m et 9,70 m. La fermeture est assurée par des dalles massives : deux ouvertures semi-circulaires sont ménagées dans la partie sud du réservoir (fig. 5). Datée de la

⁶⁴ L'aménagement de citernes de ce type, longues et étroites, est attesté dès l'Helladique Ancien en Grèce : voir G. ARGOUD, *op. cit.*, p. 369-70. Pour celle de Syracuse, voir P. ORSI, NSA, 1920, p. 310-11.

première génération de la colonie, d'une contenance supérieure à 60 m³, cette citerne était probablement associée à un bâtiment public ou plus vraisemblablement religieux. Cet aménagement peut être rapproché de l'ensemble des galeries souterraines de la *stoa* sud de Corinthe⁶⁵, plus élaboré, ou de la citerne à fente axiale de l'Aspis⁶⁶, il est vrai plus tardifs (d'époque classique). Les installations de ce type caractérisent Corinthe et son territoire, où la pierre est tendre et facile à travailler. Les colons d'Archias, trouvant à Syracuse une situation géologique comparable, ne pouvaient que tirer parti de cette tradition séculaire à creuser la pierre et réalisèrent cette forme de citerne, facile à couvrir, qui offrait une meilleure conservation de l'eau et de moindres risques d'effondrement du sol.

L'usage de la citerne individuelle, bien connue en Sicile et en Grèce, ne se développe que plus tardivement car son eau a la réputation d'être moins salubre que celle des sources et des puits. En effet, même si elle est alimentée par les eaux pluviales, préférées par certains auteurs⁶⁷, elle est considérée comme un pis-aller, solution à n'envisager qu'en ultime recours, lorsqu'il n'existe ni sources, ni nappes phréatiques⁶⁸ : l'eau n'y circule pas et donc croupit, d'où la nécessité, pour Palladius, d'y élever des anguilles et des poissons afin d'y créer une aération et un mouvement perpétuels. À Syracuse, les citernes sont moins répandues que les puits aux époques archaïque et classique (fig. 3).

À Ortygie, où l'on trouve de nombreux φρέατα, l'identification des citernes pose quelquefois problème. Pourquoi installer une δεξαμενή à un endroit où l'eau abonde naturellement ? On les a souvent interprétées comme des cantines de denrées alimentaires⁶⁹. Or leur typologie, analogue à celle des citernes d'Athènes⁷⁰ ou d'Olynthe⁷¹, le revêtement hydraulique de leurs parois, la présence d'une cavité centrale au fond pour recueillir les impuretés – caractéristiques absentes dans les silos de Mega-

⁶⁵ O. BRONEER, *Corinth I, 4, The South Stoa*, 1954, p. 12 sq.

⁶⁶ G. ROUX, *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e siècles av. J.-C.*, Paris, 1961, p. 69.

⁶⁷ HIPPOC., *Airs, eaux, lieux*, VIII, 1 ; CELSE, II, 30, 3 ; COLUM., I, 5, 1-3 ; PALLAD., *Traité de l'agric.*, I, 17, 4.

⁶⁸ ARIST., *Polit.*, 1330b ; COLUM., I, 5, 1-3 ; PL. L'ANC., XXXI, 2 ; VITR., VIII, 6, 14.

⁶⁹ P. ORSI, *NSA*, 1889, p. 375 sq.

⁷⁰ S. G. MILLER, *Menon's cistern*, dans *Hesperia*, 43, 1974, p. 29-49.

⁷¹ *Excavations at Olynthus, Part XII, Domestic and public architecture*, pl. 101, 123.

ra Hyblaea identifiés comme tels⁷² – prouvent leur utilisation comme citernes. En fait leur existence se justifie par leur contenance et probablement aussi par leur fonction.

Sur la terre ferme, en revanche, les citernes sont plus nombreuses, en particulier dans les quartiers de la haute Achradine et de Néapolis. La plupart d'entre elles n'ont pu être datées précisément, mais leur typologie peut être un critère chronologique : leur analogie avec celles d'Athènes ou d'Olynthe permet peut-être de dater leur apparition vers la fin du VI^e ou le début du V^e siècle av. J.-C. et leur diffusion maximale à l'époque hellénistique⁷³. Même si puits et citernes coexistent à Syracuse à une certaine époque, le premier l'emporte sur la citerne dans les quartiers d'époque archaïque d'Ortygie et de la basse Achradine, tandis que la seconde a tendance à se propager dans l'habitat tardo-hellénistique. En outre, certaines citernes, de forme particulière, sont plus tardives. De même, on préfère utiliser la δεξαμενή dans des endroits où l'on peut avoir besoin d'eau en abondance et rapidement : ainsi au Château Euryale ou le long des fortifications, on trouve des citernes destinées à éteindre les incendies en cas d'attaque ou à abreuver les bêtes des garnisons⁷⁴.

La typologie de la citerne syracusaine varie peu et reprend les caractéristiques du modèle hellénique. Ce sont généralement des réservoirs en cloche, répliques élaborées et à grande échelle du simple *pithos*, qui communiquent avec l'extérieur par un puits circulaire de diamètre régulier (0,60 m à 1 m), de hauteur variant de 2 à 5 m, dont la planimétrie au sol est ronde (diamètre de 2 à 4 m environ) ou plus rarement rectangulaire (fig. 6). Le fond s'abaisse vers la traditionnelle cavité centrale, tandis que les parois sont revêtues d'un enduit évitant les pertes d'eau et les infiltrations souterraines. La contenance de ces citernes semble varier selon les époques : les premières citernes peuvent recueillir une moyenne de 2 à 6 m³ d'eau tandis que les monuments tardo-hellénistiques ont une capacité de stockage atteignant quelquefois les 20 m³.

Certaines de ces citernes présentent des bras en galeries plus ou moins longs qui en augmentent la capacité⁷⁵. Dans deux cas, à Ortygie, on trouve un ensemble de citernes en cloche, reliées par une galerie, d'une

⁷² G. VALLET-FR. VILLARD-P. AUBERSON, *Megara Hyblaea I*, p. 110 ; fig. 67, p. 392.

⁷³ G. ARGOU, *op. cit.*, p. 371 ; p. 373-75.

⁷⁴ Y. GARLAN, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 140-41.

⁷⁵ NSA, 1956, p. 118 : celles-ci sont le plus souvent d'époque tardo-hellénistique.

contenance ne dépassant pas 9 m³ ⁷⁶ : cette association répondait davantage aux critères énoncés plus tard par Vitruve⁷⁷. L'eau se décantait en passant d'une citerne, où elle se déversait, à une autre, où on la puisait

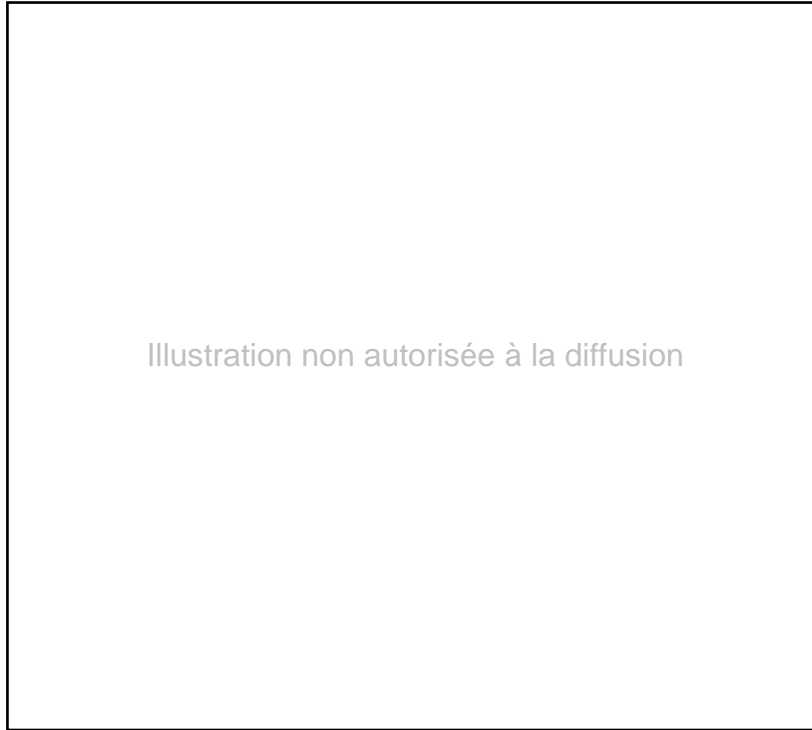


Fig. 6 – Coupe d'une citerne simple (d'après NSA, 1891, p. 398).

(fig. 7). Le système facilitait également l'entretien par une utilisation alternée de chacune d'entre elles.

On retrouve ce type d'aménagements à Athènes, daté du VI^e au IV^e siècles av. J.-C.⁷⁸ ; cette fourchette chronologique pourrait convenir à nos édifices, le matériel découvert dans la zone ne dépassant pas l'époque hellénistique. Leur fonction, en revanche, est difficile à identifier car leur contenance est à peine plus grande que celle des citernes simples et leur eau offre moins de garanties que celle des puits environnants. Il est vrai-

⁷⁶ P. ORSI, NSA, 1909, p. 375 (dimensions de la galerie : h. 1,15 m ; L. 3,50 m ; l. 1,15 m ; de chaque citerne, Φ . 2,00 m ; h. 2,10 m).

⁷⁷ *Ea [opera signina] autem si duplicia aut triplicia facta fuerint, uti percolationibus transmutari possint, multo salubriorem et suaviorem aquae usum efficient* : VIII, 14-15.

⁷⁸ H. A. THOMPSON, *Two centuries of hellenistic pottery*, dans *Hesperia*, 3, 1934, p. 330-32 ; 392-94.



Fig. 7 – Coupe d'une citerne double (d'après NSA, 1891, p. 400).

semblable qu'elles aient été destinées à quelque artisanat exigeant une eau facile et abondante.

D'autres réservoirs présentent des formes plus originales, que l'on trouve également en Grèce : ainsi la citerne à piliers, courante à partir de l'époque hellénistique⁷⁹. Située dans le quartier de Néapolis, sous la gare, celle de Syracuse fut réutilisée comme église chrétienne à époque tardive⁸⁰. De plan rectangulaire, elle est divisée par quatre pilastres. Ses parois sont recouvertes d'un mortier imperméable. Une ouverture ménagée dans les dalles de couverture permettait de puiser l'eau tandis que le réservoir était probablement alimenté par les canalisations découvertes dans le voisinage⁸¹ (fig. 8). Cette citerne, d'un volume de 44 m³ au minimum, est sans aucun doute à mettre en rapport avec l'extension de la ville au IV^e siècle av. J.-C. Son analogie avec certains édifices répandus dans le mon-

⁷⁹ G. ROUX, *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e siècles av. J.-C.*, Paris, 1961, p. 69.

⁸⁰ P. ORSI, NSA, 1904, p. 280-281.

⁸¹ J. SCHUBRING, *loc. cit.*, p. 598.

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 8 – La citerne hellénistique de la gare (d'après *NSA*, 1904, p. 280-81).

de grec⁸² tendrait à placer sa construction sous Timoléon, puisque les piliers ne sont pas utilisés dans ce genre d'installation avant la fin du IV^e siècle av. J.-C.⁸³. On sait d'autre part que Timoléon fit alors appel aux cités de Grèce pour repeupler la Sicile orientale; l'afflux d'hommes nouveaux parmi lesquels devaient figurer des architectes et des artisans, a contribué au regain de l'influence métropolitaine sur sa colonie; vraisemblablement, la citerne à piliers a été introduite à ce moment-là en Sicile.

Toutefois les aménagements les plus caractéristiques de la cité sont les canalisations souterraines, communément qualifiées d'aqueducs. Elles sont difficiles à identifier et à dater car elles ont fait l'objet de remaniements et d'ajouts postérieurs; on ne peut négliger ici la transformation des aqueducs d'Achradine en catacombes (le *decumanus maximus* de celle de S. Giovanni a recreusé une canalisation grecque), ni l'installation médiévale des nombreux moulins à eau dans les environs du théâtre grec qui a provoqué des transformations notables dans le parcours des aqueducs; de même, la canalisation Galermi a été utilisée jusqu'au XX^e siècle et vient d'être nettoyée pour être remise en usage. D'autre part, l'abandon des adductions marque leur oubli et leur disparition du fait même de leur caractère souterrain. L'urbanisation récente de Syracuse a recouvert une grande partie du réseau hydraulique rendant presque impossible toute recherche archéologique. C'est donc à partir de textes d'érudits ou de voyageurs modernes (Fazello, Mirabella, Capodieci...) repris par les investigations et relevés de J. Schubring, F.S. Cavallari, J. Führer⁸⁴ ou P. Orsi que l'on peut essayer de dresser un cadre général. Mais on aura conscience de sa fragilité.

Lors de l'extension urbaine entreprise à partir de Gélon, les aménagements antérieurs ne suffisent probablement plus à l'alimentation en eau de la cité. L'afflux des populations déplacées lors de la destruction des principales villes de Sicile orientale se traduit par une extension de l'habitat vers les Latomies et le plateau des Épipoles. Les Dinoménides lancent alors un programme de grands travaux qui sera très probablement réalisé par les prisonniers carthaginois de la bataille d'Himère en 480. À Agrigente, ils sont chargés de construire les grands temples, les fameux conduits phéaciens et la *kolymbethra* (Diod., XI, 26, 7). À Syracuse, il semble que

⁸² R. VALLOIS, *L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, I, Paris, 1944-1966, p. 267, note 1 (BEFAR, 157).

⁸³ G. ROUX, *op. cit.*, p. 69.

⁸⁴ J. FÜHRER, *Forschungen zur Sicilia sotterranea*, Munich, 1877.

Gélon les ait employés, entre autres, à l'édification du temple de Déméter et Koré (Diod., XI, 26, 7). Il est donc vraisemblable qu'ils aient également contribué à l'aménagement hydraulique de la cité puisque ce programme correspondait, semble-t-il, à une nécessité de l'époque; pour approvisionner en eau les nouveaux quartiers, les responsables devaient avoir conscience des difficultés posées par un recours aux puits et aux citernes: d'une part, les puits ne fournissent pas un débit assez rapide et ne sont pas pratiques pour une utilisation publique; d'autre part, la citerne demeure une solution ultime, comme à Lipari où il n'existe pas d'autre moyen de se procurer l'eau, même aujourd'hui. Enfin le récit de Thucydide, selon lequel les Athéniens auraient coupé les canalisations souterraines portant l'eau en ville, prouve leur existence au moins à la fin du V^e siècle av. J.-C.⁸⁵.

Quels sont les aqueducs datés de cette période? Que doit-on penser des autres?

Trois des grands aqueducs répertoriés présentent une typologie analogue⁸⁶: le Nymphée, le Paradis et la canalisation de Tremilia. Creusés dans la roche, dépourvus de revêtement hydraulique, ils se composent de deux galeries superposées de forme quadrangulaire (h. de 1,7 à 3 m; l. de 0,5 à 1 m) dont la plus haute se trouve à 23 m de profondeur. Des puits rectangulaires, distants de 25 à 30 m les uns des autres, furent utilisés d'abord pour creuser les aqueducs puis pour les nettoyer (fig. 9). La galerie supérieure, à laquelle on accédait par les puits munis d'encoches, devait servir à l'entretien et à l'aération. Chacune de ces canalisations captait les eaux de la terrasse calcaire, comme à Corinthe où cette technique était très répandue: les eaux d'infiltration étaient ainsi conduites vers les nombreuses fontaines (Pirène, Glauké, ...)⁸⁷. En revanche, les aqueducs syracusains sont, à ma connaissance, uniques dans le monde grec, pour ce qui est de la double galerie: ni les canalisations d'Akrai, ni celles d'Agrigente ou de Sélinonte, d'Athènes ou de Corinthe ne présentent cette particularité.

La technique commune de ces trois adductions incite à les intégrer dans un même programme d'urbanisme. Leur grande profondeur, leur parcours en léger zig-zag nous incite à donner une datation haute: les

⁸⁵ THUC., VI, 100: ... οἱ δὲ Ἀθηναῖοι τοὺς ... ὀχετοὺς αὐτῶν, οἱ ἐς τὴν πόλιν ὑπονομηδὸν ποτοῦ ὕδατος ἡγμένοι ἦσαν, διέφθειραν ...

⁸⁶ F. S. CAVALLARI-A. HOLM, *Topografia archeologica*, p. 127.

⁸⁷ B. H. HILL, *Corinth I*, 6, *The Springs*, p. 15-17; p. 54-63; p. 227-228.

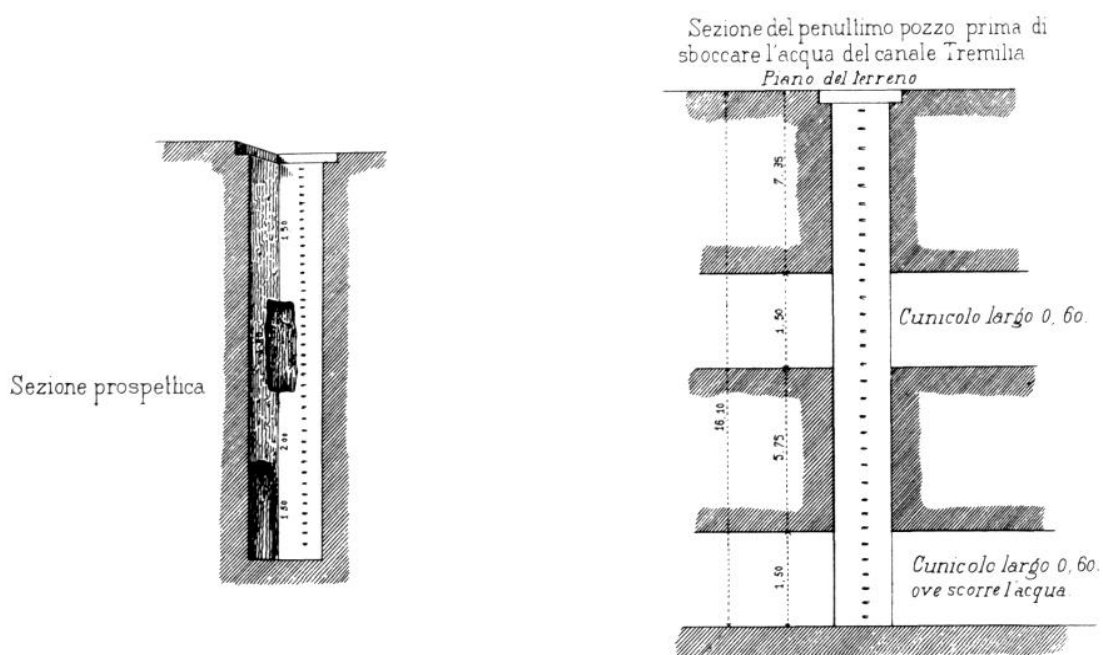
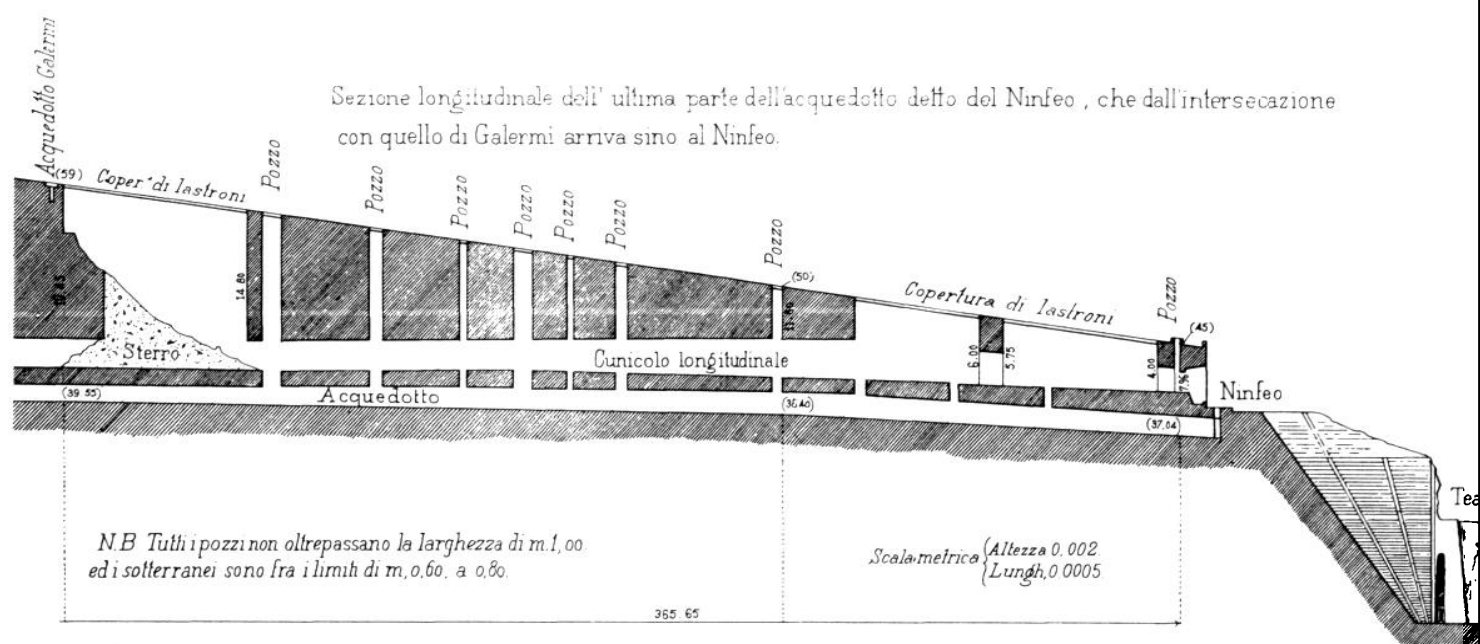


Fig. 9 – Coupes des aqueducs syracusains (d'après F. S. CAVALLARI-A. HOLM, *Topografia archeologica*, tav. A).

aqueducs grecs de ce type sont d'époque archaïque et classique⁸⁸. D'autre part, on peut raisonnablement supposer, d'après le texte de Thucydide déjà cité, que les aqueducs existant en 415 sont ceux du Nymphée et du Paradis, et donc par analogie celui de Tremilia, car les Athéniens coupent les canalisations en arrivant à Syké, placée juste au nord du théâtre.

Les deux aqueducs du Nymphée et du Paradis partaient tous deux du plateau des Épipoles pour parvenir jusqu'au théâtre, l'un dans le Nymphée, l'autre le long de la Latomie homonyme où l'on perd ses traces. Ils semblent ensuite se ramifier; la canalisation du Nymphée paraît alimenter le sanctuaire d'Apollon et la partie occidentale de Néapolis, tandis que l'autre rejoignait la partie orientale du quartier gélonien; cette dernière alimenta vraisemblablement la citerne de San Nicolo dans une phase successive et l'architecte du Bain Zappalà, dans la seconde moitié du III^e siècle av. J.-C., entreprit de l'utiliser pour approvisionner l'édifice⁸⁹. Les nombreuses adductions de même type retrouvées dans ces quartiers sont trop disparates pour nous permettre de retracer un réseau précis mais prouvent l'intense peuplement d'Achradine et de Néapolis aux IV^e-III^e siècles av. J.-C. Ces aqueducs devaient parvenir dans des fontaines monumentales, comme celle de la Piazza della Vittoria. Mais le réseau de canalisations dut se mettre en place très progressivement.

Quant à la canalisation Tremilia, elle est excentrée par rapport à la cité : située sur le plateau des Épipoles, à l'ouest, elle suit une direction sud-nord, donc opposée à la ville. Sa position pose problème car elle ne peut être mise en relation avec aucun habitat; aucun vestige n'est apparu jusqu'à présent le long de cette ligne et les textes ne mentionnent pas non plus de villages ou de fermes. On peut se demander alors si cette adduction n'était pas destinée à l'irrigation d'un plateau qui, naturellement, offrait peu de possibilités agricoles, mais que les Syracusains auraient cherché à mettre en valeur.

La dernière des grandes adductions d'eau syracusaines est l'aqueduc Galermi qui prend sa source dans les Monts Hybléens en deux points : dans la rivière de la Bottigliera et dans celle du Ciccio, deux affluents de l'Anapos. Il suit ensuite les méandres du fleuve en s'adaptant aux déclivités du terrain. C'est ainsi qu'il longe la paroi rocheuse à quelques mètres au-dessus de l'Anapos; des fenêtres rectangulaires, ouvertes dans le roc, permettaient l'accès aux agents d'entretien. Passant sous le Belvédère, il entre sur la terrasse syracusaine et parvient en ligne droite au-dessus du

⁸⁸ G. ARGOUD, *op. cit.*, p. 568-69.

⁸⁹ G. CULTRERA, *NSA*, 1938, p. 261-301.

théâtre où le tracé antique est impossible à déterminer en raison de l'installation des moulins. Des puits de lumière et d'entretien s'échelonnent à distance régulière. Le Galermi, long d'environ 30 km, a été creusé en grande partie à ciel ouvert et recouvert de dalles de pierre ou fermé de maçonnerie; sa profondeur est donc faible. Les parois et le sol sont revêtus de mortier hydraulique lorsque la canalisation parcourt des terrains friables.

Son cheminement sinueux avant l'entrée sur le plateau, conforme à la technique des aqueducs grecs qui épousent les accidents du terrain pour permettre l'écoulement par gravité, prône en faveur d'une datation grecque. En effet, les aqueducs romains présenteront un tracé en ligne droite, en dépit des obstacles. Mais la faible profondeur de l'aqueduc incline vers une datation relativement récente.

De même, par sa typologie (une galerie simple au lieu des deux superposées), on ne peut pas non plus le rapprocher des autres. Il est vraisemblablement postérieur; l'ampleur de cette réalisation atteste l'existence d'un programme. Après Gélon, deux hommes sont responsables d'importants bouleversements pour l'urbanisme de Syracuse : Denys l'Ancien et Timoléon⁹⁰. En ce qui concerne une éventuelle réalisation par Timoléon, aucun argument ne vient soutenir l'hypothèse, même si la tradition prête au tyran le renouveau de la cité.

En revanche, un texte de Servius évoque la construction d'une canalisation (*Comment. En. III, 500*): *quodam tempore Syracusani, victores Atheniensium, ceperunt Syracusis ingentem hostium multitudinem et eam caesis montibus fecerunt addere munimenta civitati. Tunc auctis muris etiam fossa intrinsecus facta est, quae flumine admisso repleta munitiorem redderet civitatem*. Le terme *flumen* ne peut qu'indiquer l'Anapos car le Galermi est le seul aqueduc syracusain alimenté par un fleuve, et si les prisonniers athéniens ont été chargés de le percer après avoir participé à la construction des murailles, ces travaux sont nécessairement attribuables à Denys l'Ancien dont l'œuvre défensive est bien attestée par les textes (Diod. XIV, 8). L'hypothèse est intéressante mais suscite deux objections : l'une, que la présence du Galermi n'a pas pu constituer une fortification supplémentaire car il était encore plus facile de couper la canalisation à son origine que d'interrompre les autres adductions, surtout après la construction des murs et de l'Euryale; la seconde, que Diodore, évoquant l'élévation des murailles, ne mentionne pas la présence de prison-

⁹⁰ Je néglige l'hypothèse, non justifiée, d'une réalisation par Agathocle : voir H. P. DRÖGEMÜLLER, *Syrakus*, Heidelberg, 1969, p. 135-136.

niers athéniens. Ce sont des paysans syracusains qui font office d'ouvriers et non des citoyens athéniens, affaiblis par la maladie et la captivité. Thucydide ne rappelle pas non plus ce fait lorsqu'il évoque le sort des prisonniers athéniens à la fin du livre VII. Toutefois l'ensemble des réalisations attribuées à Denys permet d'en faire une hypothèse très vraisemblable, qui peut expliquer la destruction de certaines canalisations, comme celle qu'interrompent les fortifications le long de la paroi nord. À partir du moment où l'eau est amenée en abondance à Syracuse par le Galermi, on n'a plus besoin de ces petites adductions.

D'autres conduits ont été individualisés en certains endroits, sans présenter cependant de continuité susceptible de les relier à un ensemble urbain. Ainsi, au nord du plateau syracusain (fig. 3), une adduction, de même type que le Galermi, longe la terrasse au nord-ouest. Était-elle destinée à l'irrigation de la plaine ou chargée d'alimenter en eau un éventuel habitat que F. S. Cavallari comme J. Schubring interprètent comme le bourg de Léon, lieu de débarquement des Athéniens?

Toutes ces canalisations ne peuvent cependant pas être reliées à celles d'Ortygie, comme le faisait J. Schubring⁹¹, qui supposait que la ville entière était desservie par un réseau complexe se ramifiant dans les différents quartiers. Les études anciennes mentionnent effectivement la découverte de canalisations dans l'île. Toutefois après les recherches sous-marines de G. Kapitän⁹², on ne peut plus les relier aux aqueducs de la terre ferme. Si ces canalisations existent réellement, elles doivent tirer leur origine des résurgences de l'île; les départs d'aqueducs, mentionnés par les érudits des XVI^e et XVII^e siècles sont en réalité des conduites de captation des eaux d'infiltration. Deuxièmement, la découverte de tuyaux de plomb et la présence de bains romains (Bain de la Bagnara, de San Filippo Neri, de la Regina. . .) prouvent qu'elles ne peuvent être antérieures à l'époque romaine. La déduction de la colonie augustéenne a pu être l'objet d'aménagements de ce type puisque l'habitat se concentre à Ortygie et dans la basse Achradine.

L'un de ces aqueducs devait alimenter la fontaine de la Piazza della Vittoria, seule découverte à Syracuse, si l'on excepte Aréthuse⁹³. Ce mo-

⁹¹ J. SCHUBRING, *loc. cit.*, p. 633 sq.

⁹² G. KAPITÄN, *Sul Lakkios, porto piccolo di Siracusa nel periodo greco*, dans ASS, 1967-68, XIII-XIV, p. 13-32.

⁹³ G. VOZA, dans *Kokalos*, 1976-77, II, 1, p. 559 sq. La publication détaillée est en cours. Le mémoire d'architecture de Fr. VICARI, *Architectures hydrauliques* :

nument présente deux phases bien marquées; après quelques vestiges d'époque archaïque presque inexistantes, c'est à la fin du V^e siècle-début du IV^e siècle av. J.-C. que l'on attribue la fontaine en place. Des travaux de réfection et de remaniements (en particulier le percement d'une niche dans la paroi du fond) doivent être datée du III^e siècle av. J.-C., et probablement attribués à Hiéron II (fig. 10). Cette adjonction reflète bien la tendance hellénistique à embellir les fontaines de niches, tendance qui apparaît au III^e siècle av. J.-C. et va se développer durant l'époque romaine⁹⁴.

Cette fontaine appartient à un ensemble de monuments répandu en Grèce à partir du IV^e siècle av. J.-C. et de l'époque hellénistique⁹⁵, en particulier dans le Péloponnèse. Le modèle architectural se compose d'un bassin rectangulaire au niveau du sol, alimenté par une canalisation, et d'un portique en façade qui assure un abri aux personnes venues puiser l'eau, et souvent orné, comme ici, semble-t-il, d'une colonnade dorique (à Sicyone, Trézène, Épidaure). Mais ce qui frappe dans la fontaine syracusaine, ce sont ses dimensions : le bassin est long de 11,50 m et large de 3,20 m tandis que le portique mesure 12,70 m de longueur pour 3,90 m de largeur; dans les fontaines de ce type connues en Grèce, le bassin ne dépasse guère les 5 m de longueur et les 3,50 m de largeur. Notre fontaine avait une capacité maximale d'environ 51 m³ (sans tenir compte des possibilités de renouvellement dans un temps donné).

La fontaine de la Piazza della Vittoria était donc un monument important du quartier d'Achradine; sa situation topographique (le long de la rue qui longe le *temenos* de Déméter et Koré) et ses dimensions prouvent qu'elle était destinée à la population et non aux besoins du sanctuaire. Le monument, recréé ou du moins embellie et agrandi à la fin du V^e-début du IV^e siècle av. J.-C., doit être l'œuvre de Denys l'Ancien, qui, pour renforcer sa tyrannie, dut faire quelques concessions démagogiques, comme tout gouvernement autoritaire. Diodore évoque en effet la préoccupation de Denys d'assurer la sécurité de son pouvoir⁹⁶ : après s'être entouré de ses amis et les avoir comblés de bienfaits de manière à disposer de gardes du corps fidèles, il lance une politique de grands travaux destinée

deux exemples à Syracuse, I^{ère} partie, 1979, inédit, p. 23-50, donne quelques précisions et relevés.

⁹⁴ F. GLASER, *Antike Brunnenbauten (KPHNAI) in Griechenland*, Vienne, 1983, p. 36-46.

⁹⁵ Id., *ibid.*, n° 38-44, p. 47-60; on les trouve à Ialysos de Rhodes, Sicyone, Trézène, Phigalie, Corinthe, Épidaure.

⁹⁶ Diod., XIV, 7, 1 : Διονύσιος . . . περὶ τὴν ἀσφάλειαν τῆς τυραννίδος διανοεῖτο μᾶλλον γίνεσθαι.

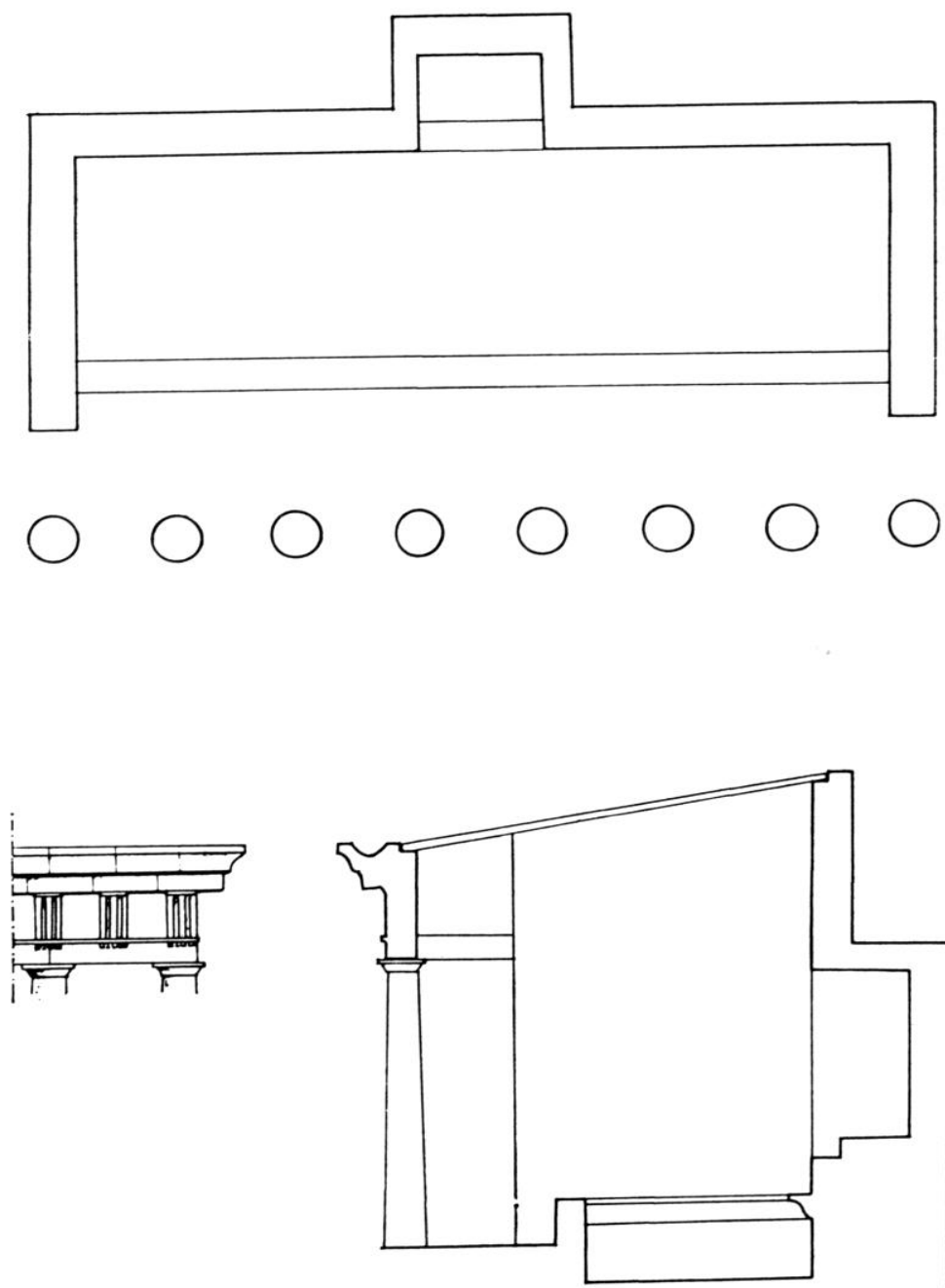


Fig. 10 – La Fontaine de Piazza della Vittoria : plan et élévation (d'après *Kokalos*, XXII-XXIII, 1976, II, 1, tav. XCIV).

à accroître le bien-être de la population et à lui faire oublier ses aspirations démocratiques; ce programme mené entre 405 et 385 répond également au désir d'étendre la célébrité de la cité⁹⁷ : une fontaine monumentale était un excellent moyen et de satisfaire la population dont les besoins en eau grandissaient (avec les transformations du niveau de vie que l'on constate dans les cités grecques au IV^e siècle⁹⁸) et d'embellir la cité pour en faire une façade de son gouvernement.

* * *

Les Grecs de Syracuse ont donc trouvé, à leur arrivée, un site riche en eau qui favorisait non seulement l'implantation d'un habitat humain par sa position stratégique exceptionnelle (une île autonome grâce à l'abondance de sa nappe phréatique) mais également un développement économique rapide, fondé sur l'exploitation de terres fertilisées par les fleuves des Monts Hybléens.

Ce paysage hydrographique explique les choix urbanistiques et hydrauliques. À l'origine, le quartier d'Ortygie profite certainement d'Aréthuse dans sa partie occidentale tandis qu'à l'est, on est contraint de creuser des puits et plus rarement des citernes, peut-être liées davantage à des établissements religieux ou artisanaux. À partir du VI^e siècle av. J.-C. cependant, la destination sacrée de la zone centrale amène à se poser quelques questions sur l'organisation urbaine d'Ortygie et sur la place assignée à la fontaine. La population qui résidait là jusqu'à la fin du VI^e siècle av. J.-C. est obligée de se transférer sur la terre ferme. Aréthuse est-elle englobée dans le péribole du sanctuaire, donc elle aussi consacrée aux divinités, ou la laisse-t-on à l'usage public? Ses liens avec Artémis et le choix de son effigie sur les monnaies, dès leur apparition vers 530, laissent supposer qu'elle joue un rôle particulier, probablement lié aux besoins du sanctuaire. Cependant elle est trop éloignée des deux temples centraux pour servir quotidiennement et facilement; de plus la découverte d'un probable mur de *temenos*, individualisé par P. Orsi en 1921⁹⁹, la

⁹⁷ Diod. XV, 13, 5 : κατεσκεύασε δὲ καὶ γυμνάσια μεγάλα παρὰ τὸν Ἄναπον ποταμόν, θεῶν τε ναοὺς κατεσκεύασε καὶ τᾶλλα τὰ συντείνοντα πρὸς αὐξήσιν πόλεως καὶ δόξαν.

⁹⁸ Par l'extension des gymnases et des bains (voir R. GINOUVÈS, *Balaneutiké*, Paris, 1962, p. 225) et le développement de l'hygiène (voir J.-N. CORVISIER, *Santé et société en Grèce ancienne*, Paris, 1985).

⁹⁹ NSA, 1925, p. 317 sq.; repris par P. PELAGATTI, *Siracusa. Elementi dell'abitato di Ortigia nell'VIII e nel VII sec. a.C.*, dans *Cron. arch. Cat.*, 17, 1978, p. 131.

laisse en dehors du péribole. À partir du IV^e siècle av. J.-C., l'île est réservée à Denys l'Ancien et à ses successeurs. Aréthuse passe du domaine public au domaine du prince : elle contribue probablement à arroser les jardins où se promène Platon¹⁰⁰, jusqu'à la destruction du palais par Timoléon.

Sur la terre ferme, l'habitat se développe d'abord le long de la côte, autour des résurgences de la nappe phréatique. Il semble que dans un premier temps, la cité s'étende en fonction des points d'eau ; le puits et la citerne sont des aménagements traditionnels qui ne demandent pas une grande capacité technique de la part des constructeurs et qui révèlent une initiative individuelle et privée. En revanche, seul un pouvoir fort et organisé, qui entraîne avec lui une équipe d'architectes, de techniciens, d'artisans, pourra installer des canalisations telles que le Nymphée, le Paradis ou plus tard le Galermi. L'eau facile et abondante entre dans une politique de contentement des populations destinée à leur faire oublier leur servitude. Dès lors, le choix du site à urbaniser n'importe plus. Puisqu'on va faire venir l'eau de loin, on n'a pas besoin de s'installer sur l'emplacement d'une source ou au-dessus de la nappe phréatique. C'est pourquoi les zones de Tremilia ou du Cap Panagia, si riches en eau mais excentrées, ne présentent pas d'habitat important. En revanche, on y creuse des départs de canalisations qui alimenteront les nouveaux quartiers. Les tyrans syracusains, qui ont compris que le problème de l'eau n'était pas un problème mineur, ont repris le modèle choisi par leurs prédécesseurs corinthiens, les Kypsélides, responsables des grands aménagements hydrauliques dans la métropole. Cette politique a pu s'appuyer sur les croyances des Syracusains en des divinités spécifiques des eaux et des sources, nées de l'exaltation lyrique d'un simple fait géographique. En effet, Aréthuse, et dans une moindre mesure, Cyané, sont non seulement les emblèmes de la colonie, mais des divinités auxquelles on voue un culte ; à travers elles, les Syracusains révèrent peut-être Artémis ou Déméter, mais le fait que les déesses érigées en protectrices de la cité soient deux nymphes marque le particularisme religieux de la colonie sicilote par rapport à sa métropole qui, tout en utilisant les fontaines Pirène et Glauké, tient à l'Olympe traditionnel.

Sophie COLLIN BOUFFIER

¹⁰⁰ PLAT., *Lettres*, II, 313a-b ; III, 319a ; VII, 347a ; VIII, 348c.